

CATALOGUE des 13.000 Journaux du Monde du COURRIER DE LA PRESSE. Noms des Cirilques, Renseignements divers.

Tarif d'abonnement

Journal

Date

22 SEPTEMBRE 1901

Adresse

Signé

Reveil des Colonies

Saint Pierre

sence, dans le mot *socialisme*, de cette idée d'association que résume si fidèlement la célèbre formule : « chacun pour tous, tous pour chacun. » Cette même science étymologique nous apprend que le mot *anarchie* vient en droite ligne du mot grec *arché* (commandement, autorité), précédé de l'a privatif qu'on traduit généralement par le terme négatif *sans* (sans commandement, sans autorité). *Anarchie* veut donc dire : négation de l'autorité, liberté illimitée laissée à l'individu.

La théorie anarchiste tient entière dans ces quatre mots : *ce que voudras*, alors que l'anarchisme demande à l'individu, fort de son droit, mais respectueux du droit des autres, d'accomplir, sans défaillance, son devoir social, en coopérant à l'harmonie générale. Qu'importe à l'anarchiste l'harmonie générale ? La révolution sociale que poursuivent les anarchistes exclut le principe d'association. Avec la Religion, la Famille, la Patrie, la Loi, l'anarchisme supprime l'Etat. L'Etat se trouvant être une association de volontés, c'est à dire une tyrannie, mettant obstacle au développement illimité du « moi », l'anarchiste déclare la guerre à l'Etat :

« Nous n'admettons pas plus le gouvernement de l'homme par l'homme, » a dit Proud'hon, « que l'exploitation de l'homme par l'homme. La meilleure forme de gouvernement est une idée contradictoire. Le problème n'est pas de savoir comment nous serons le mieux gouvernés, mais comment nous serons le plus libres. »

Dans son livre *l'Individu*, l'un des plus éloquents théoriciens de l'anarchisme, Max Stirner, définit ainsi la doctrine : Le socialiste dit : La société me donne ce dont j'ai besoin ; L'anarchiste dit : Je prends ce dont j'ai besoin.

On peut en conclure que l'Etat anarchiste (si ces deux mots ne hurraient d'être juxtaposés) serait une parfaite association d'égoïstes.

« Après vous avoir lu, écrivait Voltaire à J. J. Rousseau, j'ai envie de marcher à quatre pattes. » La conception de Stirner — idéalisme mis à part — diffère peu de celle de Rousseau. Comme le spirituel contradicteur du philosophe genevois, l'anarchiste retournerait volontiers à l'état de nature, « il ne lui déplaisait de renoncer au « confortable » créé par cette extrême civilisation qu'il veut détruire.

Le socialisme se donne pour le triomphe éclatant de la Liberté, de la Justice, de la Vérité. Les anarchistes traitent de conceptions métaphysiques la Justice, la Vérité, la Liberté. Rien n'existe en dehors de leur « moi ». Pour imposer leur volonté, les bonzes de l'anarchisme prennent volontiers à leur compte la devise chère à Bismarck : Qui a la force, a le droit.

Ce n'est donc plus la liberté que réclame l'anarchisme, c'est la plus absolue licence — licence profitable au seul individu, mais qui ferait peser sur l'universalité

opprimé par l'Etat, à l'instauration du régime idéal qui permettra le développement illimité du moi. Comme le simple d'esprit, l'intellectuel s'est étrangement abusé. Le farouche doctrinaire s'est lui-même contredit en refusant à M. Mac-Kinley, au nom de l'absolue Liberté, la première et la plus légitime des libertés, celle de vivre. Il a lui-même rendu plus forte l'horreur qui s'attache au nom même de l'anarchie. Il a compromis la cause anarchiste, et malheureusement avec elle la cause socialiste, grâce à l'ignorance de nos petits bourgeois.

Je crois avoir suffisamment démontré qu'anarchisme et socialisme font deux. J'espère qu'une confusion fâcheuse ne se produira plus — si elle s'est jamais produite — dans l'esprit de ceux de nos lecteurs qui n'étaient pas avertis.

Il ne faut pas reprocher aux socialistes les crimes de leurs adversaires, les anarchistes.

E. LE BRETON.

P. S. — *L'Indépendance* me défie de prouver que la Science et la Religion sont incompatibles. C'est bien. Je relève le défi. Au prochain numéro.

E. L. B.

Au jour le jour

Anarchisme et socialisme

L'assassinat de M. Mac-Kinley remet d'actualité la question, simple et complexe à la fois, de la propagande par le fait exercée contre la personne des souverains — carrière de l'assassinat dans laquelle s'illustrèrent tour à tour Caserio, Luccheni, Bresci, Gzolgoy. Du triste exploit de cet artiste hongrois, l'opinion universelle fait, avec raison d'ailleurs, un crime anarchiste. Mais là où l'opinion universelle s'égare, c'est lorsqu'elle rend responsable de cet acte criminel, la presse socialiste, aussi bien que la presse spéciale des anarchistes.

Au jour le jour

Anarchisme et socialisme

L'assassinat de M. Mac-Kinley re-met d'actualité la question, simple et complexe à la fois, de la propagande par le fait exercée contre la personne des souverains — carrière de l'assassinat dans laquelle s'illustrèrent tour à tour Caserio, Luccheni, Bresci, Gzolgoz. Du triste exploit de cet artiste hongrois, l'opinion universelle fait, avec raison d'ailleurs, un crime anarchiste. Mais là où l'opinion universelle s'égare, c'est lorsqu'elle rend responsable de cet acte criminel, la presse socialiste, aussi bien que la presse spéciale des anarchistes. Nos bons bourgeois, qui dissertent de la question sociale autour d'une table de café, ont une tendance fâcheuse à confondre l'une avec l'autre, se basant sur ce fait que toutes deux prennent pour thème favori les controverses spéculatives intéressant la société de demain.

Précieusement laissés dans l'erreur par les journaux conservateurs — les feuilles « bien pensantes » ne mettent, en général, aucun scrupule à tromper leurs lecteurs — nos petits bourgeois en arrivent à englober, dans la haine aveugle qu'ils vouent à tout ce qui obstrue d'un point noir leur maigre horizon, le socialisme et l'anarchie — ou, si l'on veut, l'anarchisme. On les étonnerait beaucoup, en leur apprenant qu'ils font un bloc de deux théories distinctes, dissemblables, je dirai même adverses.

Il ne faut pas croire, parce que le Judet du *Petit Journal* aime à le laisser entendre, que les livres de Marx excusent ou glorifient la propagande par le fait — qui n'est autre chose que l'assassinat légitimé... dans l'esprit des anarchistes, bien entendu. De même qu'il importe de ne pas confondre la révolte brutale, l'émeute sanglante, prêchée par les anarchistes, avec la grève générale que préconise une école socialiste, de même faut-il se garder de juger l'anarchisme comme un socialisme « rouge », une exagération du socialisme. Il y a, entre le socialisme et l'anarchisme, aussi bien dans les mots que dans les théories, une contradiction qui malheureusement échappe à la généralité.

Si, en effet, nous avons recours à l'étymologie — la science étymologique, qui a son importance, est dédaignée bien à tort dès les bancs de l'école — nous constatons la pré-

« savoir comment nous serons le « mieux gouvernés, mais comment « nous serons le plus libres. »

Dans son livre *l'Individu*, l'un des plus éloquents théoriciens de l'anarchisme, Max Stirner, définit ainsi la doctrine : Le socialiste dit : La société me donne ce dont j'ai besoin ; L'anarchiste dit : Je prends ce dont j'ai besoin.

On peut en conclure que l'Etat anarchiste (si ces deux mots ne hur-laient d'être juxtaposés) serait une parfaite association d'égoïstes.

« Après vous avoir lu, écrivait « Voltaire à J. J. Rousseau, j'ai en- « vie de marcher à quatre pattes. » La conception de Stirner — idéalisme mis à part — diffère peu de celle de Rousseau. Comme le spirituel con-tradicteur du philosophe genevois, l'anarchiste retournerait volontiers à l'état de nature, s'il ne lui déplaisait de renoncer au « confortable » créé par cette extrême civilisation qu'il veut détruire.

Le socialisme se donne pour but le triomphe éclatant de la Liberté, de la Justice, de la Vérité. Les anarchistes traitent de conceptions métaphysiques la Justice, la Vérité, la Liberté. Rien n'existe en dehors de leur « moi ». Pour imposer leur volonté, les bonzes de l'anarchisme prennent volontiers à leur compte la devise chère à Bismarck : Qui a la force, a le droit.

Ce n'est donc plus la liberté que réclame l'anarchisme, c'est la plus absolue licence — licence profitable au seul individu, mais qui ferait peser sur l'universalité un joug insupportable. Un tel idéal, à l'encontre de l'idéal socialiste, est extrêmement vague et parfaitement irréalisable. Les anarchistes le sentent bien. C'est pourquoi — rétorquant à sa juste valeur l'orgueilleuse devise de Prou-d'hon : *Destruam et aedificabo* — ils remettent aux lois inconnues du hasard et de la nécessité, la besogne de reconstruction de l'édifice social.

C'est pourquoi, aussi, les moyens d'action de l'anarchisme diffèrent essentiellement des moyens de propagande qu'adoptèrent les nombreuses écoles socialistes. Alors que les socialistes fondent leurs espérances révolutionnaires sur la libération de l'esprit humain, sur le développement intellectuel et moral de l'individu, sur l'absolue conscience que le prolétariat doit prendre un jour de ses droits et de ses devoirs, — l'anarchiste veut la révolution immédiate, et il voit l'instrument de cette révolution dans la marmite explosible qui tue les princes et les bourgeois. Ce geste qu'il esquisse en lançant la bombe meurtrière, ou moins théâtralement, en pressant la détente de son revolver, il l'interprète comme un avertissement qu'il donne à la société bourgeoise de sa chute prochaine : « Chez le propagandiste par « le fait, — écrivait Gaston Deherme « dans sa *Coopération des Idées*, peu « de jours après l'attentat contre le « Shah de Perse, — il y a eu le sen- « timent précis ou vague, mais vio- « lent, de rétablir un équilibre mo- « ral en faisant sentir aux grands un « peu de la souffrance imméritée des « petits ». Si ce sentiment vague a pu être celui de Ravachol, un pauvre sire, Czolgoz, qui est artiste, donc lettré, a pu croire, après la lecture de Grave, de Kropotkine, de Prou-d'hon, et l'audition des conférences de Miss Emma Goldman, qu'il contribuait à la délivrance de l'individu

5^{c.}

Journal

ABONNEMENTS

Côtes-du-Nord et Départements limitrophes : Un an, 5 fr.
Paris et autres Départements, un an, 7 fr.
(payables d'avance).

Direct

BUREAU

ILS S'EN VONT

Tous les jours, avec une constance qui ne se lasse pas, les journaux réactionnaires et cléricaux, ce

aller sans danger contre l'opinion publique, s'est lavé les mains comme naguère Ponce-Pilate. Il a laissé les congrégations maitresses d'agir à leur guise.

Il est vrai que l'*Indépendance bretonne* a exprimé verbalement sa mauvaise humeur au Saint-Père, et lui a fait dire, par la voix de ses rédacteurs extraordinaires, qu'il ne savait plus ce qu'il faisait. Ah ! On n'est guère révérencieux chez les calotins. Faut marcher droit... ou scrongnieugnieu !

On nous avait fait croire, — des gens qui prophétisent constamment au nom de Dieu — que la France entière allait se lever pour faire un rempart de leur corps aux « chers pères et mères » ; ou que, du moins, suivant la coutume hindoue, puisque ces élus f... le camp, du moins ils marcheraient sur les fidèles étendus sur le passage. Ah ouiche ! personne ne bouge, si ce n'est ceux qui partent ou font semblant de partir.

On a bien fait quelques pétitions d'ici, de là. Mais, dans ces pétitions, il est uniquement question d'intérêts terrestres. On y fait valoir l'argent que les « bons apôtres » savaient répandre autour d'eux... après l'avoir pris autre part (mais cela, on ne le dit pas). Bref, il n'est plus parlé de la sainteté du sujet, mais simplement du profit qu'il rapporte. On soupèse moines et moniales, et, suivant qu'ils rapportent ou non, on les retient ou on les lâche ; tels des maquignons en foire. C'est bien amusant et bien caractéristique.

Ce que nous reprochons aux Congrégations, c'est de se placer en dehors de la loi et de l'humanité.

cloître, se payent les renoncements de cette nature.

Ah ! celles-là, tout au moins, font bien de partir. Elles pensent, avec raison, que jamais une Chambre française ne signerait leur certificat de folie religieuse.

Laissons les s'en aller, en regrettant que toutes les autres congrégations ne les suivent pas.

Débarrassée de tous les parasites, la France n'en deviendra que plus forte et plus prospère.

D^r Paul BOYER

plus ce qu'il faisait. Ah ! On n'est guère révérencieux chez les calotins. Faut marcher droit... ou serongnieugnieu !

On nous avait fait croire, — des gens qui prophétisent constamment au nom de Dieu — que la France entière allait se lever pour faire un rempart de leur corps aux « chers pères et mères » ; ou que, du moins, suivant la coutume hindoue, puisque ces élus f... le camp, du moins ils marcheraient sur les fidèles étendus sur le passage. Ah ouiche ! personne ne bouge, si ce n'est ceux qui partent ou font semblant de partir.

On a bien fait quelques pétitions d'ici, de là. Mais, dans ces pétitions, il est uniquement question d'intérêts terrestres. On y fait valoir l'argent que les « bons apôtres » savaient répandre autour d'eux... après l'avoir ramassé d'autre part (mais cela, on ne le dit pas). Bref, il n'est plus parlé de la sainteté du sujet, mais simplement du profit qu'il rapporte. On soupèse moines et moniales, et, suivant qu'ils rapportent ou non, on les retient ou on les lâche ; tels les maquignons en foire. C'est bien amusant et bien caractéristique.

Ce que nous reprochons aux Congrégations, c'est de se placer en dehors de la loi et de l'humanité ; d'être les soutiens d'une cause intolérante. Nous ne nions pas que certaines aient pu rendre incidemment des services — encore qu'on ait bien exagéré ces services. Nous prétendons seulement que leur utilité est passée, qu'elles représentent un système défunt. En tant qu'association ou collectivité, les congrégations ont montré le chemin sans toutefois le parcourir ; mais, en tant que propagateurs de doctrine, ils deviennent dangereux.

Ni hommes, ni citoyens, avous-nous dit bien des fois. C'est incontestable. Tout au plus peut-on les tolérer, sous certaines conditions. Il ne saurait être, un seul instant, permis à un gouvernement prudent de les laisser s'établir en maîtres comme ils en ont toujours eu le dessein caché. Le moine fait la solitude autour de lui. Il crée l'esclavage. Tous les pays, qui le laissent se développer sans entraves, sont voués au dépérissement et à la mort. L'Histoire est là pour le démontrer. Rien n'a été découvert, si ce n'est contre leur volonté. Aucune conquête de la Science qui n'ait été par eux entravée.

Si Pasteur n'avait poursuivi ses études dans un monde absolument ignoré de l'Eglise, nul doute qu'il eût encouru les foudres de l'Eglise, comme les autres.

Tous les moines sont devenus malfaisants sans exception. Mais il en est de particulièrement insoutenables, ce sont les ordres singuliers

cloître, se payent les renoncements de cette nature.

Ah ! celles-là, tout au moins, font bien de partir. Elles pensent avec raison, que jamais une Chambre française ne signerait leur certificat de folie religieuse.

Laissons les s'en aller, en regrettant que toutes les autres congrégations ne les suivent pas.

Déarrassée de tous les parasites, la France n'en deviendra que plus forte et plus prospère.

Dr Paul BOYER

MAXIME

Le cœur est un cruel tyran,
Et ses lois n'épargnent personne.
Mais le bonheur que le cœur donne
Seule, la mort nous le reprend.

Echos & Nouvelles

Contre les chefs d'Etat

A propos de la tentative dont a été victime le Président Mac-Kinley, relevons la liste des attentats contre les chefs d'Etat depuis 1848. De 1848 à 1898, il y eut 26 attentats contre les chefs d'Etat. Trois attentats eurent lieu contre la vie de la reine Victoria, deux contre le prince de Galles, aujourd'hui roi d'Angleterre. Napoléon III eut à essuyer plusieurs coups de feu, mais mourut sur son lit. En 1851, le roi de Prusse échappa à deux attentats commis au moyen d'armes à feu. Contre la vie de l'empereur d'Allemagne, Guillaume I^{er} deux attentats, l'un en 1873, l'autre en 1878. Victor-Emmanuel faillit mourir de la main d'un assassin en 1853. Le roi Ferdinand de Naples fut poignardé par un soldat en 1856. La même année, la reine Isabelle d'Espagne fut l'objet d'une agression par Fuentes. En 1862, un étudiant tira un coup de feu sur la reine de Grèce. Abraham Lincoln, président des Etats-Unis, succomba le 15 avril 1865 à la balle de Wilkes Booth. Le roi Alphonse XII essuya un coup de feu en 1878. Le tzar Alexandre II fut assassiné le 13 mars 1881, à Saint-Petersbourg. Des tentatives de meurtre avaient été dirigées sans succès contre lui en 1866 à Saint-Petersbourg, en 1867 à Paris. James Garfield, président des Etats-Unis, sur qui Charles Guiteau fit feu le 2 juillet 1881, mourut le 19 septembre. Le président Sadi-Carnot fut poignardé par Caserio, à Lyon, le 24 juin 1894. L'impératrice d'Autriche fut poignardée par Lucceni, à Genève, le 10 septembre 1898. Enfin, Bresci assassinat le roi Humbert le 29 juillet 1900. Une première